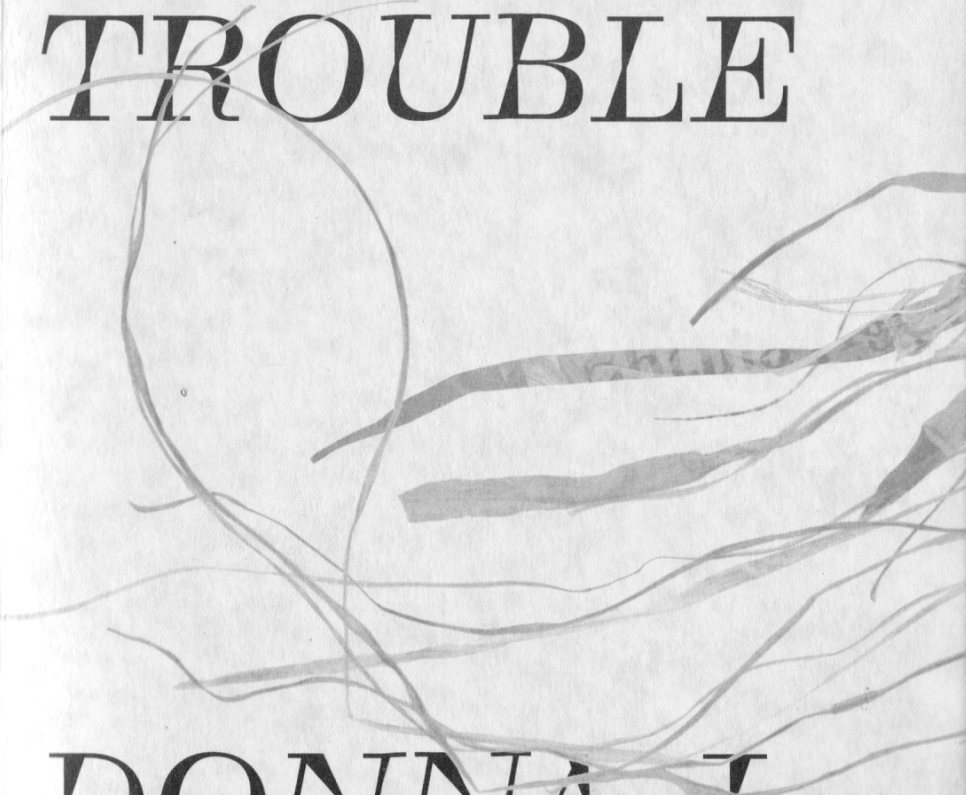


VIVRE AVEC LE TROUBLE

An abstract line drawing in a light gray tone, depicting a complex network of tangled roots or vines. The lines are thin and delicate, with some thicker, more solid-looking sections, creating a sense of organic growth and entanglement. The drawing is positioned behind the title and author's name, adding a visual texture to the book cover.

DONNA J.
HARAWAY

LES ÉDITIONS DES MONDES À FAIRE

fabulations spéculatives et des spéculations réalistes. Les joueuses multispécifiques qui les peuplent, prises dans les rets des traductions partielles et imparfaites qui permettent d'enjamber les différences, réinventent des manières de vivre et de mourir au diapason de l'épanouissement dans la finitude et de la récupération qui sont encore possibles.

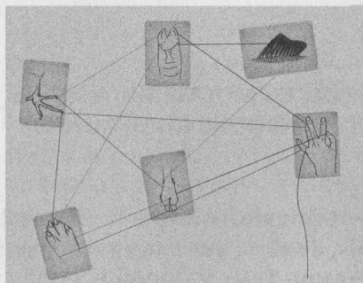


Fig. 1.1 *Multispecies Cat's Cradle*.
Dessin de Nasser Mufti, 2011.

→ p. 193

SF. Ces deux lettres peuvent faire référence à la science-fiction, au féminisme spéculatif, à la *science fantasy*, aux fabulations spéculatives, aux faits scientifiques ou encore aux jeux de ficelles. Jouer à ces derniers, c'est donner et recevoir des motifs. Il arrive qu'on perde le fil et qu'on échoue. Il arrive aussi qu'on trouve quelque chose qui fonctionne, quelque chose qui porte à conséquences, voire quelque chose de beau et d'inédit. Jouer à des jeux de ficelles, c'est faire passer des connexions qui importent. C'est aussi raconter des histoires en mêlant nos mains, nos doigts, nos points d'attache. C'est enfin élaborer les conditions d'un épanouissement dans la finitude, sur notre planète, la Terre, Terra. Les jeux de ficelles exigent qu'on accepte de recevoir et de transmettre. Les joueurs peuvent être nombreux et user de divers appendices, du moment qu'ils tiennent le rythme à ainsi donner et recevoir. Il n'en est pas autrement du savoir et de la politique. C'est à force de tours et d'écheveaux qu'une transmission s'y opère. Elle réclame passion et action, immobilité et mouvement, ancrages et lâchers.

Au sud de la Californie, des pigeons de cours e (et avec eux d'autres bestioles, des êtres humains, des géographies, des techniques et des savoirs) élaborent, en pratique, des manières de vivre et de mourir. Dans les mondes foisonnants qui s'y forment, je vois des jeux de ficelles.

C'est grâce à des pigeons bien réels, et à leurs multiples parcours, que j'ai pu écrire le chapitre qui s'ouvre ici. Il est le motif initial d'un amas de nœuds.

Les bestioles que je mets en scène dans mes histoires habitent une niche à n dimensions³ que j'appelle « Terrapolis ». J'ai mis Terrapolis en équation. L'intégrale multiple qui en est le fruit est une fabulation spéculative. Elle est tout à la fois une histoire et un jeu de ficelles pour que des mondes multispécifiques se forment.

$$\int_0^t \text{Terre}[x]_{\text{n}} = \iiint \dots \int \text{Terre}(x_1, x_2, x_3, x_4, \dots, x_n, t) dx_1, dx_2, dx_3, \\ dx_4, \dots, dx_n dt$$

= Terrapolis

où

- x_1 = *des trucs*,
phusis,
- x_2 = capacité,
- x_3 = sociabilité,
- x_4 = matérialité,
- x_n = dimensions-encore-à-venir,
- α = épigénèses multispécifiques de la biologie
écologique-évolutionniste-développementale,
- Ω = récupération de la pluriversité de Terra,
- t = temps des mondes en formation (lequel n'est
pas un temps qui contient les autres, mais une
intrication passé/présent/encore-à-venir).

Terrapolis est une intégrale fictionnelle, une fabulation spéculative.
Terrapolis est un « espace-niche » à n dimensions pour des devenir-avec multispécifiques.

Terrapolis est ouverte, mondaine, indéterminée et polytemporelle. Terrapolis est une chimère de matériaux, de langues et d'histoires. Terrapolis est faite pour les espèces compagnes (*cum panis*), celles qui partagent le pain à table; Terrapolis est «com-post», pas «post-humaine».

Donna Haraway emprunte le concept de niche à n dimensions à George Evelyn Hutchinson (auquel ce chapitre est dédié). L'article « Niche écologique » proposé par Wikipédia nous informe que « Hutchinson définit une niche écologique comme un hypervolume (une « enveloppe ») où chaque dimension de l'espace représente une ressource (alimentaire, en matériau, spatiale [...], etc.) ou une condition (température, précipitations, acidité, etc.) de l'environnement ». (NdT)

Terrapolis est bien en place ; Terrapolis fait de la place pour les compagnes inattendues.

Terrapolis est une équation pour les *guman*, pour l'humus, pour les sols, pour les risques infectieux permanents, pour les épidémies de troubles prometteurs, pour la permaculture.

Terrapolis est le jeu SF de la respons(h)abilité⁴.

Les espèces compagnes s'adonnent au vieux art de la terraformation. Au cœur de l'équation SF décrivant Terrapolis, elles jouent. Le cosmopolitisme mondial kantien a fait son temps. L'exceptionnalisme humain revêché à la Heidegger aussi. « Terrapolis » est un mot bâtard, composé d'une mycorhize de racines grecques et latines et de leurs symbiotes. Jamais pauvre en mondes, Terrapolis prend place dans le réseau SF de ce qui a toujours trop de connexions, là où l'on doit rafistoler la respons(h)abilité ensemble — loin, donc, de l'existentialiste « ouverture » fondatrice de l'homme, solitaire et dénuée de liens, théorisée par Heidegger et ses disciples. Terrapolis est riche en mondes. Vaccinée contre le posthumanisme, le compost y foisonne. Immunisée contre l'idée d'exception humaine, l'humus y abonde. Terrapolis est mûre pour des histoires multispécifiques. Elle n'est pas la planète des hommes (en tant que genre *Homo*), cette image de soi comme reflet du même, toujours parabolique, phallique — tumescence, détumescence, re-tumescence. Elle est peuplée d'êtres humains métamorphosés, par un tour de passe-passe étymologique indo-européen, en *guman* qui travaillent (dans) le sol⁵. Mes bestioles SF ne sont pas des créatures du ciel, ce sont plutôt des êtres de la boue. Les étoiles n'en brillent pas moins sur Terrapolis. Après la chute des universaux masculinistes et de leurs politiques d'inclusion, les genres indéterminés en tous genres, les catégories-en-train-de-se-faire et les altérités significatives et compagnes des *guman* y ont fleuri. Des collègues et amis, spécialistes de linguistique et de civilisations antiques, m'ont dit que ce *guman* correspondait à *adama/adam*⁶. Composé à partir de tous les

⁴ Pour une présentation de Terrapolis sous forme de plaisanterie mathématique on se reportera à : Donna J. Haraway, *SF: Speculative Fabulation and String Figures/SF: Spekulative Fabulation und String-Figuren*, Berlin, Hatje Cantz, 2011.

⁵ Le terme *guman* vient du protogermanique et du vieux anglais. Il a donné *human* [humain]. Les deux mots sont en tout cas souillés par la Terre et ses bestioles riches en humus, « humaines », terrestres — par opposition aux dieux.

⁶ En hébreu, *Adam* vient d'*adamah*, le « sol ». L'histoire linguistique du mot *guman* (comme dans le cas d'« humain » et d'« homme ») a voulu qu'il prenne une

tonalité sexiste et se voie associé à un masculin prétendument universel. Mais dans les mondes SF à faire *Adam*, *guman* ou *adamah* désignent davantage un microbiome où fermentent des bestioles en tous genres et de tous types, des espèces compagnes, qui sont à table ensemble, des commensales, qui mangent et se font manger, un compostage. María Puig de la Bellacasa a discuté l'idée d'une biopolitique transformationnelle et d'une sollicitude envers la Terre et ses multiples espèces (y compris les êtres humains) à la lumière du mouvement de la permaculture et du soin des sols qu'il promeut. Voir : María Puig de la Bellacasa, « Ethical Doings in Naturecultures », *Ethics, Place & Environment*, vol. 13, n° 2, juin 2010, p. 151-169.

Grâce à l'anthropologue britannique Marilyn Strathern — dont l'ouvrage *The Gender of the Gift* décrit le travail qu'elle a mené à Mount Hagen, dans les Highlands de Papouasie-Nouvelle-Guinée —, j'ai appris que « les idées que nous utilisons pour penser (avec) d'autres idées comptent »⁷. Marilyn Strathern est une ethnographe des pratiques de pensée. Dans un registre universitaire, elle incarne à mon sens tout l'art de la fabulation spéculative féministe. Quelles questions nous permettent de réfléchir à d'autres questions ? Quelles histoires racontons-nous lorsque nous racontons d'autres histoires ? Quels nœuds nouent d'autres nœuds ? Quelles pensées pensent des pensées ? Quelles descriptions décrivent des descriptions ? Quels liens lient des liens ? Tout cela compte. Quelles histoires font des mondes ? Quels mondes font des histoires ? Cela compte aussi. Accepter le risque d'une contingence implacable, voilà ce dont nous parle Marilyn Strathern. L'anthropologie est pour elle une pratique de connaissance qui s'intéresse aux relations entre les relations, qui expose les relations au risque d'autres relations, lesquelles proviennent de mondes distincts et inattendus.

Lorsque je parle de « mondes en formation », le sens que je donne à ces mots est imprégné du travail d'Alfred North Whitehead, le mathématicien et « philosophe du processus », qui, en 1933, publia *Aventures*

tonalité sexiste et se voie associé à un masculin prétendument universel. Mais dans les mondes SF à faire *Adam*, *guman* ou *adamah* désignent davantage un microbiome où fermentent des bestioles en tous genres et de tous types, des espèces compagnes, qui sont à table ensemble, des commensales, qui mangent et se font manger, un compostage. María Puig de la Bellacasa a discuté l'idée d'une biopolitique transformationnelle et d'une sollicitude envers la Terre et ses multiples espèces (y compris les êtres humains) à la lumière du mouvement de la permaculture et du soin des sols qu'il promeut. Voir : María Puig de la Bellacasa, « Ethical Doings in Naturecultures », *Ethics, Place & Environment*, vol. 13, n° 2, juin 2010, p. 151-169.

Marilyn Strathern, *Reproducing the Future: Essays on Anthropology, Kinship, and the New Reproductive Technologies*, New York, Routledge, 1992, p. 10. Voir aussi : Marilyn Strathern, *The Gender of the Gift: Problems with Women and Problems with Society in Melanesia (Studies in Melanesian Anthropology)*, Berkeley, University of California Press, 1988.

d'idées⁸. La SF regorge précisément de telles aventures. Isabelle Stengers — chimiste, spécialiste de Whitehead et de Gilles Deleuze, théoricienne radicale de la matérialité des sciences et philosophe féministe indisciplinée — m'a, pour sa part, offert de la « pensée spéculative » à profusion. Avec elle, impossible de dénoncer le monde au nom d'un monde idéal. Combinant un esprit anarchiste, féministe et communautaire avec la langue philosophique de Whitehead, elle soutient que les décisions doivent être prises, d'une manière ou d'une autre, en présence de celles et ceux qui en porteront les conséquences. Elle appelle cela la « cosmopolitique »⁹.

De relais en retours, dans mes écrits et dans mes recherches, la SF se mue tour à tour en fabulations spéculatives et en jeux de ficelles. Relais, jeux de ficelles, va-et-vient de figures... Donner et recevoir, modeler, prendre en main un motif qu'on n'a pas demandé... Respons(h)abilité. Tout cela est au cœur de ce que j'entends par « vivre avec le trouble » dans des mondes véritablement multispécifiques. Devenir-avec — plutôt que simplement devenir —, ainsi se nomme ce jeu. Devenir-avec, cela exprime, pour reprendre les termes de Vinciane Despret, la manière dont des partenaires ontologiquement hétérogènes se « rendent capables¹⁰ », comment ils deviennent ce qu'ils sont et qui ils sont au sein de mondes en formation, à travers tout ce que cela implique en termes relationnels et matériels-sémiotiques. Il n'y a ni nature, ni culture, ni sujet, ni objet qui préexistent à cet entrelacs.

Sans relâche, les espèces compagnes — catégorie grâce à laquelle je puis rejeter l'idée d'exception humaine sans pour autant me raccrocher au posthumanisme — deviennent-avec. Elles jouent à des jeux de ficelles dans lesquels ce qui va être *au monde* — et être *du monde* — se constitue en intra-actions et en interactions¹¹. Les partenaires ne

Alfred North Whitehead, *Aventures d'idées*, trad. Jean-Marie Breuvar et Alix Parmentier, Paris, Éditions du Cerf, 1993.

Voir les deux premiers tomes de : Isabelle Stengers, *Cosmopolitiques*, Paris, La Découverte, 2003.

⁹ Vinciane Despret, « The Body We Care for: Figures of Anthro-zoo-genesis », *Body & Society*, vol. 10, n° 2-3, p. 111-134 ; Vinciane Despret, « The Becomings of Subjectivity in Animal Worlds », *Subjectivity*, vol. 23, n° 1, 2008, p. 123-139. C'est de Vinciane Despret que je tiens ce « rendre capable » et bien d'autres choses encore. À ce propos voir : Donna J. Haraway, *When Species Meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, p. 16-17 et p. 287.

¹¹ Sur le réalisme agentiel et l'intra-action, voir : Karen Barad, *Meeting the Universe Halfway*, Durham, Duke University Press, 2007.

préexistent pas au nouage ; des espèces en tous genres résultent des enchevêtrements mondains qui façonnent sujets et objets. Dans les mondes humains-animaux, les espèces compagnes sont des êtres-en-rencontres ordinaires. Et leurs rencontres ont lieu dans les laboratoires, les champs, les zoos, les parcs, les camions, les bureaux, les prisons, les ranchs, les arènes, les villages, les hôpitaux humains et les cliniques vétérinaires, les forêts, les abattoirs, les estuaires, les lacs, les stades, les granges, les réserves naturelles, les fermes, les canyons sous-marins, les rues des villes, les usines...

On ne joue pas partout à la même chose lorsqu'on joue à des jeux de ficelles, et ce, bien que ces derniers comptent parmi les jeux les plus anciens de l'humanité. Comme tous les descendants de nations dont l'histoire est marquée par le colonialisme et l'impérialisme, je dois réapprendre — nous devons réapprendre — à conjuguer les mondes à l'aide de connexions partielles, plutôt qu'à coups d'universel et de particulier. Au tournant du xx^e siècle, des ethnologues européens et euro-américains recueillirent des jeux de ficelles un peu partout dans le monde. Ces voyageurs en train de fonder une discipline, montrant à leurs hôtes les jeux de ficelles qu'eux-mêmes avaient appris durant leur enfance, furent surpris de constater qu'ils les connaissaient déjà et qu'ils pouvaient souvent les décliner en

un bien plus grand nombre de variétés. Ce n'est que tardivement que les jeux de ficelles arrivèrent en Europe, empruntant probablement les routes commerciales asiatiques. Dans l'histoire de l'anthropologie comparative, à l'époque que j'évoquais plus haut, tous les désirs et toutes les fables épistémologiques étaient attisés par les similitudes et les différences opératoires entre les jeux de ficelles « autochtones » et « occidentaux ». Il était impossible de savoir si celles-là résultaient d'inventions indépendantes ou de diffusions culturelles, mais elles étaient liées par les fils de la pensée et de l'action, par les mains et les cerveaux¹². Prises dans la tension comparative, les figures étaient à la fois les mêmes et pas du tout les mêmes. La SF est encore ce jeu risqué dans lequel se font des mondes et des histoires ; elle nous fait vivre avec le trouble.



¹² Pour un exemple de cette ethnologie « à l'ancienne », voir : Caroline Jayne Furness, *String Figures and How to Make Them: a Study of Cat's Cradle in Many Lands*, New York, Charles Scribner & Sons, 1906.

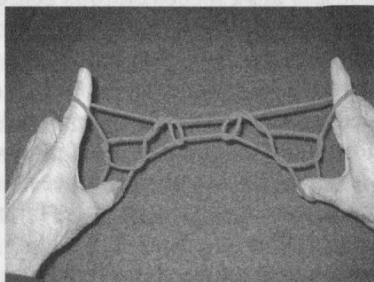


Fig.1.2 Ma'ii Ats'áá Yilwoi.
Photographie de Donna Haraway.

→ p. 193

La figure 1.2 représente les mains de Rusten Hogness¹³ (qui est journaliste scientifique et producteur d'émissions radiophoniques d'histoire naturelle) en train d'apprendre une figure de jeu de ficelles navajo appelée *Ma'ii Ats'áá Yilwoi* [Coyotes courant dans des directions opposées]. Le coyote, c'est ce *trickster*, ce « fripon » qui répand en permanence la poussière du désordre dans l'ordonnement des étoiles réalisé par le dieu du feu. C'est celui qui, en toute non-innocence, provoque par ses agissements ordre et désordre. Ainsi faiseur de monde, il façonne la vie des bestioles de Terra. Dans la langue navajo, on appelle *na'at'l'o'* les jeux de ficelles. On les verra réapparaître plus tard, dans mon histoire multispécifique au sujet des moutons Navajo-Churro et des femmes et des hommes qui, avec et grâce à eux, tissèrent et tissent encore des vies. Pour l'heure, les *na'at'l'o'* nous serviront à penser avec les pigeons de Los Angeles et au-delà. Car les *cat's cradle* et autres *jeux de ficelles*¹⁴ ne suffisent pas. Les nœuds doivent se ramifier et se doubler en bien d'autres points d'attache de Terrapolis. Les *na'at'l'o'* sont une sorte de « tissage continu ». Ce sont aussi des pratiques narratives qui permettent de raconter les multiples histoires des constellations¹⁵ représentant l'émergence du peuple navajo (ou diné)¹⁶.

¹³ Voir : Rusten Hogness, *California Bird Talk*, en ligne sur www.hogradio.org.

¹⁴ En français dans le texte. (NdT)

¹⁵ Les Navajos font correspondre certaines configurations d'étoiles à leurs récits originels. Ces constellations (projetées dans le ciel et nommées par le coyote, comme le racontent certaines histoires) sont elles-mêmes associées à des figures de leurs jeux de ficelles. (NdT)

¹⁶ La Naabeehó Bináhásdzo (la « Nation navajo », soit l'aire géographique qui définit, d'un point de vue juridique, le territoire de la nation semi-autonome navajo), aussi appelée Diné Bikéyah (nom que le peuple navajo donne à cette terre), se situe

Ces jeux de ficelles sont des manières de penser autant que de faire, des pratiques pédagogiques autant que des performances cosmologiques. Aux dires de certains penseurs navajos, réaliser leurs figures serait même une manière de restaurer *hózhó*. « Harmonie », « beauté », « ordre » sont autant de traductions imparfaites de ce terme. *Hózhó* signifie encore « justes relations du monde » — y compris entre humains et non-humains. Oui, « du monde » et pas « dans le monde ». La différence entre les deux propositions est cruciale. C'est elle qui me conduit à incorporer les *na'at'l'o'* à la trame de la SF et des mondes qui s'y font. Ces derniers ne sont pas des contenants, mais des motifs structurants, des fabrications communes et risquées, des fabulations spéculatives. Sur Terrapolis, la récupération est en connexion partielle avec *hózhó*. Savoir avec quelles idées nous pensons d'autres idées, cela compte. Le geste que je réalise lorsque je *pense* ou que je *fais* un *cat's cradle* avec les *na'at'l'o'* n'est pas innocent et universel, c'est une proposition risquée au cœur de l'implacable contingence relationnelle et historique et de sa cohorte de conquêtes, de résistances, de récupérations et de résurgences. Raconter des histoires avec des bestioles historiquement situées, c'est se heurter aux joies et aux risques inhérents à la composition d'une cosmopolitique plus vivable.

Mes premiers guides seront des pigeons. Citoyens de Terrapolis, ils sont aussi membres d'une espèce sociale opportuniste qui peut vivre — vit et a vécu — en maints lieux et époques. Très différents les

dans les Four Corners, une région du Sud-Ouest des États-Unis qu'entourent le Colorado, l'Arizona, l'Utah et le Nouveau-Mexique. Pour une histoire des Navajos, qui mêle la trame des récits racontant la création de Diné et l'historiographie universitaire, voir : Jennifer Denetdale, *Reclaiming Diné History: The Legacies of Navajo Chief Manuelito and Juanita*, Tucson, University of Arizona Press, 2007. Sur les jeux de ficelles navajos et leurs figures (aux histoires et aux noms variés), on trouvera plusieurs ressources sur Internet, dont : San Juan School District, *Diné String Games*, 2003, en ligne sur https://web.archive.org/web/20151022160941/http://dine.sanjuan.k12.ut.us/string_games/games/index.html. (Nous renvoyons vers un site d'archives du Web lorsque les sites mentionnés par Donna Haraway n'existent plus en ligne. (NdE)) On pourra regarder une vidéo extraordinaire d'une vieille femme navajo, Margaret Ray Bochinclonny, jouant à des jeux de ficelles : *Navajo String Games by Grandma Margaret*, 2008, en ligne sur www.youtube.com. Le petit-fils de Margaret Ray, Terry Teller, explique les constellations des jeux de ficelles navajos : Terry Teller, *So Naal Kaah, Navajo Astronomy*, en ligne sur www.angelfire.com/rock3/countryboy79. On joue principalement aux jeux de ficelles navajos en hiver, saison durant laquelle on raconte les histoires de la Femme-araignée.

uns des autres, ils se voient catégorisés de diverses manières selon les langues. L'anglais, par exemple, distingue les pigeons domestiques des pigeons sauvages. Ce genre d'opposition n'a cependant de valeur ni générale ni universelle, même au sein de ce qu'on appelle l'Occident. Variées et prolifiques, les spécificités des pigeons sont stupéfiantes. Codomestiquées avec ceux qui les élèvent, ces bestioles autres-qu'humaines alimentent le genre de trouble qui a pour moi de l'importance. Elles ont une longue histoire de devenir-avec les humains. Elles lient les gens qui s'occupent d'elles aux nœuds que forment les classes, les genres, les races, les peuples, les colonies, les postcolonies, et — peut-être, peut-être seulement — à celui que forme la récupération de Terra-encore-à-venir.

Les pigeons sont aussi des « créatures de l'empire ». Ils ont accompagné colons et conquérants dans le monde entier, y compris en des endroits où leurs congénères étaient déjà bien établis. Ils ont ainsi été les vecteurs de transformations écologiques et politiques auxquelles nul n'échappe et dont les conséquences sur les chairs multi-spécifiques et les paysages contestés n'ont pas fini de se faire sentir¹⁷. C'est bien rarement pourtant que les pigeons sont des colonisateurs. Ils appartiennent, en bien des lieux, à des espèces autochtones et s'inscrivent dans des manières de vivre et de mourir aux configurations innombrables. Ils n'en sont pas moins tristement célèbres pour les dommages écologiques et les bouleversements biosociaux auxquels ils participent en construisant, depuis des milliers d'années, des vies et des économies naturellesculturelles. Ils sont à la fois des proches chéris et des nuisibles méprisés. Ils sont susceptibles d'être sauvés autant qu'invectivés, d'être exterminés autant que reproduits et multipliés par des moyens biotechnologiques. Ils sont considérés comme des détenteurs de droits et comme des animaux-machines, comme des voisins et comme de la nourriture, comme des compagnons de travail et de jeu et des vecteurs de maladies, comme les sujets et les objets contestés du « progrès moderne » autant que des « traditions rétrogrades ». Outre tout cela, les genres de pigeons varient, varient et varient encore. On en compte presque un pour chaque endroit sur Terre.

Devenant-avec des humains depuis plusieurs milliers d'années, les pigeons domestiques (*Columba livia domestica*) descendent

d'oiseaux indigènes de l'Ouest et du Sud de l'Europe, d'Afrique du Nord et de l'Ouest et du Sud de l'Asie. Les pigeons bisets sont arrivés aux Amériques avec les Européens. Ils sont entrés en Amérique du Nord en 1606, en passant par Port-Royal, en Nouvelle-Écosse. Cosmopolites, ils ont gaiement occupé les villes partout où ils sont allés, suscitant chez les êtres humains un excès d'amour et de haine. Qualifiés de « rats volants », les pigeons féroces sont l'objet de vitupérations quand ils ne sont pas victimes d'extermination. Mais ils peuvent aussi devenir des compagnons opportuns et se voir choyés, nourris et observés avec passion. Cela s'est produit dans le monde entier. Les pigeons bisets domestiques ont travaillé comme pigeons-espions, comme pigeons voyageurs ou comme pigeons de fantaisie sur les foires et les marchés aux oiseaux. Ils ont aussi servi de nourriture à des familles de la classe ouvrière, passé des tests psychologiques, été les interlocuteurs de Darwin au sujet de l'efficacité de la sélection artificielle... Les pigeons féroces sont le mets de prédilection des rapaces urbains comme les faucons pèlerins qui, après avoir frôlé l'extinction à cause du DDT — lequel rendait trop fine la coquille de leurs œufs —, sont réapparus en ville sur les ponts et les corniches des gratte-ciel.

Les pigeons sont des agents compétents — des agents au double sens de délégués et d'acteurs — qui se rendent mutuellement capables et qui rendent capables les êtres humains de pratiques sociales, écologiques, comportementales et cognitives situées. Ils font des mondes de manière exubérante, aussi les jeux SF de ce chapitre ne saisissent qu'un nombre très restreint des fils tissés avec et par ces oiseaux¹⁸.

18 Vuila vraisemblablement dix mille ans que les pigeons bisets entretiennent des relations de codomestication avec les êtres humains. Certaines tablettes cunéiformes mésopotamiennes, vieilles de cinq mille ans, attestent en tout cas de tels rapports. Tout au long de ce chapitre, et sauf indication contraire, j'utiliserai de manière interchangeable les termes courants « pigeons » et « pigeons bisets ». La famille des *Columbidae* — dont fait partie *C. livia domestica* — compte plusieurs dizaines d'espèces vivantes et fossiles. Plus d'une trentaine de ces espèces vivantes de pigeons et de colombes viennent de l'Ancien Monde. Certaines d'entre elles connaissent une vaste distribution naturelle. D'autres ont des besoins spécifiques, et il n'est possible de les trouver qu'en certains endroits. C'est dans les écozones indomalaise et australasienne que l'on trouve la plus grande variété d'espèces de cette famille. Les pigeons domestiques se sont diversifiés en plusieurs dizaines d'espèces et de races (formelles et informelles). Il en est de même des pigeons féroces que l'on trouve partout : d'Istanbul à Tokyo, de Londres à Los Angeles, de Berlin au Caire, du Cap à Buenos Aires. Pour une « liste des races de pigeons » mise à jour, voir la page

17 Voir : Virginia Anderson, *Creatures of Empire: How Domestic Animals Transformed Early America*, Oxford — New York, Oxford University Press, 2004.

Ils suivent les traces à la fois modestes et audacieuses de projets récents et ô combien risqués de récupération dans lesquels des êtres humains et des animaux se lient les uns aux autres selon des modalités innovantes. Celles-ci pourraient, non sans grandes difficultés certes, leur permettre de se rendre mutuellement capables (dès à présent ou à l'avenir) d'un épanouissement dans la finitude. Les collaborations entre des personnes ou des peuples différemment situés sont aussi cruciales que celles entre humains et animaux ; les premières sont d'ailleurs rendues possibles par les secondes. Les pigeons ne nous mènent pas à des collaborations « en général ». Ils nous invitent à des croisements entre les espèces, à des traversées qui, partant des mondes familiers, débouchent sur des mondes inconnus et inconfortables. Ce qui se trame là pourrait bien finir par s'effiloche. Il se pourrait aussi que cela nous aide à bien vivre et à bien mourir dans l'espace-niche à n dimensions de Terrapolis. J'espère que ces entrelacs dessineront les figures prometteuses d'une respons(h)abilité multi-spécifique au sein du trouble qui suit son cours.

Wikipédia qui porte ce titre. Si vous souhaitez vous en mettre plein la vue, vous pouvez faire une requête du type « races de pigeons » dans la catégorie images d'un moteur de recherche. On présume que les races de pigeons domestiques sont originaires du Moyen-Orient et d'Asie centrale. Si vous voulez en savoir plus sur certaines races de pigeons que l'on trouve dans cette région (dont les culbutants et les rouleurs), voir : <https://web.archive.org/web/20150326052453/http://turkishtumblers.com>. En 2009, la BBC a réalisé un documentaire sur la façon dont les colombophiles de Bagdad ont protégé leurs oiseaux et continué la pratique de leur sport pendant la guerre d'Irak. L'amour et les soins minutieux prodigués par ces hommes à leurs pigeons sont aisément perceptibles. En ligne sur <http://news.bbc.co.uk>. Pour une ethnographie sociologique des mondes des concours de pigeons, voir : Colin Jerolmack, « Animal Practices, Ethnicity and Community: the Turkish Pigeon Handlers of Berlin », *American Sociological Review*, vol. 72, n° 6, 2007, p. 874-894 ; Colin Jerolmack, « Primary Groups and Cosmopolitan Ties », *Ethnography*, vol. 10, n° 4, novembre 2009, p. 435-457 ; Colin Jerolmack, *The Global Pigeon*, Chicago, University of Chicago Press, 2013. Pendant des siècles, l'Iran s'est passionné pour les courses de pigeons, cette pratique se poursuit bien que le régime actuel l'interdise parce qu'elle est l'occasion de paris — elle demeure toutefois tolérée. Voir le récit ethnographique bilingue (en persan et en français) de cette histoire fascinante dans : Aladin Goushegir, *Le combat du colombophile: jeu aux pigeons et stigmatisation sociale [Kashâ yâ nabard-e kabutarbâz]*, Téhéran, Institut français de recherche en Iran, 1997. Voir enfin : John Clements, *The World Market in Pigeons*, 2008, en ligne sur http://web.archive.org/web/20160120073527/http://www.euro.rml-international.org/World_Market.html.

LES PIGEONS DE COURSE CALIFORNIENS ET LEURS ÊTRES HUMAINS

Les arts collaboratifs au service
de l'épanouissement terrestre

Devenir-avec, rendre-capable

Les aptitudes des pigeons surprennent et impressionnent les êtres humains, lesquels oublient souvent comment d'autres êtres vivants ou d'autres choses les rendent eux-mêmes capables. Ces autres peuvent se trouver à l'intérieur ou à l'extérieur des corps (humains ou non humains), à différentes échelles de l'espace et du temps. Ils façonnent en tout cas des respons(h)abilités. Ensemble, ces partenaires suscitent, déclenchent et en appellent à ce qui existe — et à qui existe. Dans la conjonction du devenir-avec et du rendre-capable, un espace-niche à n dimensions et ses habitants s'inventent. On a coutume d'appeler « nature » ce qui en résulte. C'est dans le sens de cette coproduction, que les « natures » des pigeons comptent pour mon histoire SF.

Si on lâche un pigeon dans un endroit qu'il ne connaît pas, il est capable de retrouver le chemin de son pigeonnier, même si ce dernier se trouve à plusieurs milliers de kilomètres et que le temps est nuageux¹⁹. Les scientifiques étudiant la neurobiologie comportementale de l'orientation, les espions souhaitant envoyer des messages en territoire ennemi, les autrices de romans à intrigue qui ont besoin de bons pigeons pour porter des secrets²⁰, les colombophiles qui les font

¹⁹ Pour comprendre comment font les pigeons, voir : Charles Walcott, « Pigeon Homing: Observations, Experiments and Confusions », *Journal of Experimental Biology*, vol. 199, n° 1, 1996, p. 21-27.

²⁰ Pour un thriller se déroulant dans l'univers des pigeons voyageurs, voir : Lisa Scottoline, *The Vendetta Defense*, New York, HarperCollins, 2001. *On the Waterfront* [Sur les quais], le célèbre film de 1954 avec Marlon Brando, met quant à lui à l'honneur les prolétaires des docks de New York, adeptes des courses de pigeons. *The Night Flyers*, enfin, est un émouvant thriller à énigme pour jeunes filles qui raconte, sur fond de Première Guerre mondiale, l'histoire d'une enfant de douze ans qui vit dans une ferme de Caroline du Nord. Aimant, protégeant et dressant des pigeons voyageurs, elle accepte d'en entraîner à voler de nuit pour le compte des transmissions de l'armée des États-Unis. Ces oiseaux, vifs et pleins de renseignements, sont au cœur des relations mises en scène dans ce récit. Voir : Elizabeth Jones McDavid, *The Night Flyers*, Middleton, Pleasant Co. Publications, 1999.

s'opposer dans des courses... Tous ces gens ont aimé et aiment les pigeons pour leur sens de l'orientation et leur sens cartographique. Les passionnés de courses de pigeons sont presque toujours des hommes ou de jeunes garçons. De par le monde, ils sélectionnent les oiseaux les plus doués et mettent un soin tout particulier à les élever afin qu'ils développent cette capacité à retrouver leur colombier avec précision et rapidité, d'où qu'on les lâche. C'est probablement sur les toits de villes comme Le Caire ou Istanbul ou encore sur ceux des quartiers de l'immigration musulmane de villes européennes comme Berlin que cette passion est la plus ardente. Quant aux pigeons féroces de tous les jours, ils ne sont pas non plus en reste lorsqu'il s'agit de retrouver leur nid !



Fig. 1.3 *Bird Man of the Mission*.
Peinture murale de Daniel Doherty.
Photographie de James Clifford,
2006.

→ p. 194

Les pigeons retrouvent leur chemin grâce à des points de repère familiers. Ils excellent à reconnaître et à distinguer les objets et autres masses qu'ils survolent. Certains d'entre eux furent même recrutés (dans les années 1970, 1980, et dans le cadre du projet Sea Hunt) par les gardes-côtes étatsuniens, car ils réussissaient mieux que les humains à repérer des personnes ou du matériel au large. Confrontés à des problèmes similaires, leur taux de réussite s'élevait à 93 % là où celui de nos congénères était de 38 %. Les oiseaux étaient alors juchés dans une bulle d'observation fixée sous un hélicoptère. Dès qu'ils discernaient quelque chose, ils le faisaient savoir en donnant des coups de bec sur des touches. Lorsqu'ils travaillaient avec leurs compagnons humains plutôt qu'en solitaire, leur taux de réussite aux exercices frisait même les 100 %. Évidemment, il fut pour cela nécessaire d'apprendre à communiquer. Les pigeons durent aussi comprendre ce que leurs humains voulaient qu'ils repèrent. Les uns et les autres se virent contraints

d'inventer des moyens pédagogiques et techniques non mimétiques pour se rendre mutuellement capables de résoudre des problèmes qui leur étaient à tous inédits. Les pigeons, cependant, n'accédèrent jamais au rang de sauveteurs professionnels de (vrais) naufragés. En 1983, deux accidents d'hélicoptère et une coupe budgétaire dans les fonds fédéraux signèrent la fin du projet.

Bien rares sont les bestioles autres-qu'humaines ayant réussi à convaincre ces sceptiques d'êtres humains que les animaux se reconnaissent dans un miroir. Afin que ce talent se révèle aux scientifiques, lesdits animaux doivent réaliser certaines actions : essayer de gratter une tache peinte (ou quelque autre marque du genre) sur leur corps lorsque celle-ci n'est visible que par le truchement d'un miroir, par exemple. Les pigeons partagent cette capacité avec, au moins, les enfants de plus de deux ans, les macaques rhésus, les chimpanzés, les pie, les dauphins et les éléphants²¹. Éprises qu'elles ont pu être d'individualisme théorique et méthodologique, la psychologie et la philosophie d'influence occidentale confèrent une grande importance à ce qu'on appelle la « reconnaissance de soi ». Concevoir des expériences visant à déterminer qui en est capable ou pas est une sorte de sport épistémologique hautement compétitif. Les pigeons ont ainsi passé leurs premiers tests du miroir dans les laboratoires de Burrhus Skinner en 1981²². En 2008, *Sciences News* rapportait que des chercheurs de l'Université Keiō avaient montré que — avec, certes, un délai de cinq à sept secondes — les pigeons réussissaient mieux les tests de reconnaissance de soi (qu'ils soient réalisés à l'aide d'un miroir ou d'une captation vidéo en direct) que les enfants de trois ans²³. Les pigeons peuvent également identifier différentes personnes sur des photos.

²¹ Voir par exemple : Helmut Prior, Ariane Schwarz et Onur Güntürkün, « Mirror-Induced Behavior in the Magpie (*Pica pica*): Evidence of Self-Recognition », *PLoS Biology*, vol. 6, n° 8, août 2008, p. 1-9. Le test du miroir a été développé en 1970 par Gordon Gallup Jr.

²² Voir : Robert Epstein, Robert P. Lanza et Burrhus F. Skinner, « "Self-Awareness" in the Pigeon », *Science*, vol. 212, n° 4495, mai 1981, p. 695-696 ; Robert W. Allan, James S. DeLabar et Claudia Drossel, *Mirror Use in Pigeons*, en ligne sur <https://psychology.lafayette.edu>.

²³ Voir : Keiō University, « Pigeons Show Superior Self-Recognition Abilities to Three Year Old Humans », *ScienceDaily*, 2008, en ligne sur www.sciencedaily.com ; Koji Toda et Shigeru Watanabe, « Discrimination of Moving Video Images of Self by Pigeons (*Columba livia*) », *Animal Cognition*, vol. 11, n° 4, août 2008, p. 699-705.

Toujours à l'Université Keiō, dans le laboratoire du professeur Shigeru Watanabe du département de Neurosciences cognitives comparatives, ils auraient même réussi à distinguer parmi différents tableaux ceux peints par Monet de ceux peints par Picasso. Ils auraient, en outre, su appliquer leurs compétences de manière plus générale en classant des œuvres inconnues, exécutées par divers artistes, selon les styles et les époques²⁴. On se fourvoierait néanmoins à se lancer dans des discussions attendues du type : « D'un point de vue cognitif mon cerveau d'oiseau est supérieur (ou équivalent) à ton cerveau de grand singe. » Ce qui se passe là me semble bien plus intéressant et bien plus fertile. De nombreuses conséquences en découlent quant au fait de bien nous entendre et de considérer avec attention l'émergence de similitudes et de différences. Les pigeons, les êtres humains et les dispositifs expérimentaux peuvent faire équipe pour se rendre mutuellement capables de quelque chose de nouveau dans le monde des relations multispécifiques.

Il est très bien d'apporter, dans certains contextes expérimentaux, la preuve qu'on est devenu capable de se reconnaître soi-même, mais il est au moins aussi important d'être capable de se reconnaître mutuellement et de reconnaître les autres. On peut, ce faisant, donner sens aux différentes sortes de vies que mènent les bestioles dans les colombiers de pigeons de course ou sur les places des villes. Certains scientifiques mènent des recherches particulièrement intéressantes à ce propos, mais je préfère ici prêter attention aux articles que Tanya Berokoff a publiés sur le site *Racing Pigeon Post*. Compagne de toujours d'autres animaux, cette enseignante en communication orale est, comme son mari John Berokoff, adhérente du Palomar Racing Pigeon Club de Californie. Ses membres, qui sont majoritairement des hommes, s'adonnent aux courses de pigeons. Tanya Berokoff combine sa connaissance des sciences sociales à la culture populaire américaine : elle puise explicitement dans la théorie de l'attachement du psychologue John Bowlby et dans les paroles de la chanson de Tina Turner « What's Love Got To Do With It ? ». Cela lui permet de parler de la façon dont les colombophiles assistent les pigeons dans l'élevage de leurs petits et aident ceux-ci à gagner confiance en eux et à se sentir en sécurité à mesure qu'ils grandissent

²⁴ Voir : Shigeru Watanabe, Junko Sakamoto et Masumi Wakita, « Pigeons' Discrimination of Paintings by Monet and Picasso », *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, vol. 63, n° 2, Society for the Experimental Analysis of Behavior, mars 1995, p. 165-174.

et deviennent des coureurs calmes, assurés, fiables, socialement compétents et capables de retrouver leur pigeonier²⁵. Elle décrit comment ces passionnés se retrouvent obligés de se mettre à la place des pigeons pour comprendre leurs modes de connaissance et leurs pratiques sociales. Pour désigner ce savoir, Tanya Berokoff utilise le terme « amour », un amour qui peut aussi être instrumental, sans pour autant se limiter à cela. Il concerne autant les pigeons que les êtres humains, dans leurs relations inter- et intraspécifiques. Tanya Berokoff détaille ainsi les gestes et postures que les pigeons adoptent les uns envers les autres, le temps qu'ils passent ensemble, et la manière dont ils l'occupent. Et elle conclut : « Il semblerait que nos pigeons n'aient guère de mal à se manifester les uns aux autres un amour que l'on pourrait assimiler à l'*agapé*²⁶. [...] En fait, ils font œuvre d'amour véritable. » Cet amour ne relève pas « d'un besoin émotionnel de tomber amoureux, mais du fait d'être sincèrement aimé par autrui »²⁷. Voilà, nous dit Tanya Berokoff, ce que les pigeons semblent apporter à leurs partenaires sociaux colombidés. Voilà aussi ce que les colombophiles leur doivent. La théorie de l'attachement de John Bowlby est mobilisée pour décrire minutieusement les besoins des pigeonneaux à mesure qu'ils grandissent. Leurs compagnons sont autant les pigeons que les êtres humains qui en assurent la respons(h)abilité. Les scènes décrites, cependant, ne sont pas toujours roses. Les manœuvres d'intimidation entre pigeons, le caractère éprouvant des courses (pour les oiseaux comme pour les humains), la concurrence pour attirer l'attention et susciter l'amour, et même quelques recettes pour cuisiner certains pigeons... On trouve tout cela dans les textes de Tanya Berokoff. Je ne dis pas que ce discours ou le sport qu'elle décrit est innocent. Mais il y a là un tableau d'une grande complexité relationnelle et une vigoureuse pratique SF multispécifique.

²⁵ Tanya Berokoff a écrit plusieurs textes offrant un fascinant aperçu des structures de genre chez les couples qui évoluent dans ces mondes. Elle a interrogé d'autres épouses de colombophiles de plusieurs continents sur la façon dont elles percevaient ce sport, les pigeons, leur mari, mais aussi les soins donnés aux oiseaux, le temps et le travail qu'ils nécessitent et le plaisir qu'ils procurent.

²⁶ En grec ancien, l'*agapé* correspond à un amour inconditionnel qui ne relève ni de l'*eros*, davantage corporel, ni de la *philia*, davantage spirituelle. (NdT)

²⁷ Le texte « Attachment » de Tanya Berokoff, que cite ici Donna Haraway, est désormais introuvable en ligne. (NdT)

Récupérer et vivre avec le trouble, voilà les thèmes de ma pratique SF. Il serait tout à fait envisageable de les aborder en traitant de la brutalité humaine envers les pigeons, des préjugés que ces derniers portent à d'autres espèces, voire des nuisances architecturales dont ils sont à l'origine. Au lieu de cela, je voudrais me tourner vers les effets inégaux — et souvent corrélés aux différences de races et de classes — de la pollution atmosphérique urbaine, laquelle contribue selon divers degrés aux maladies et à la mortalité humaines — ainsi qu'à celles des autres-qu'humains, même si cela n'est guère évalué. Ici encore, nous verrons des pigeons à l'œuvre. Ils nous accompagneront à la découverte de projets de justice environnementale qui cherchent, en Californie, à restaurer d'un même coup des quartiers décrépis et des relations sociales brisées. Nous vivons avec le trouble dans la trame du projet d'art-activisme PigeonBlog. L'artiste et chercheuse Beatriz da Costa et ses élèves Cina Hazegh et Kevin Ponto en sont à l'origine. Avec leurs nombreux collaborateurs humains, animaux et cyborgs, ces gens ont tissé des figures SF.

En août 2006, des pigeons voyageurs participèrent à trois expériences sociales publiques qui firent se rencontrer habitants, oiseaux sportifs d'origine urbaine et technologies de la communication. Le premier envol eut lieu dans le cadre d'un séminaire de Théorie critique expérimentale se déroulant sur le campus de l'Université de Californie à Irvine ; le deuxième et le troisième, lors des *Seven Days of Art and Interconnectivity* organisés à San José, toujours en Californie, à l'initiative de l'Inter-Society for Electronic Arts²⁸. Le projet PigeonBlog nécessita une intense collaboration entre « les pigeons voyageurs, les artistes, les ingénieurs et les colombophiles engagés dans cette initiative scientifique de collecte de données par le bas visant à diffuser au grand public des informations sur la qualité de l'air²⁹ ». Partout dans

- ²⁸ Beatriz da Costa est décédée le 27 décembre 2012. Pour découvrir son travail, voir : Beatriz da Costa, *Blog and Project Hub*, 2008, en ligne sur <http://nideffer.net> ; Beatriz da Costa, « PigeonBlog », *Antennæ*, n° 13, été 2010, p. 31-48. Pour une discussion menée à partir de son travail, et plus spécifiquement de son dernier projet *Dying for the Other*, voir : Donna J. Haraway, Catherine Lord et Alexandra Juhasz, *Feminism, Technology, Transformation*, 2013, en ligne sur <https://vimeo.com>. Voir enfin : Beatriz da Costa, *Dying for the Other*, 2011, en ligne sur <https://vimeo.com>.
- ²⁹ Beatriz da Costa, « PigeonBlog », *loc. cit.*, p. 31. Toutes les citations sont extraites de cet article. Pour donner une idée des compétences requises par un tel projet

le monde, certes, les pigeons voyageurs sont familiers des alliances avec les humains. Les courses auxquelles ils se livrent, par exemple, les attachent à la classe ouvrière. La compétitivité sportive masculine qu'elles impliquent va de pair avec de profonds affects interspécifiques. On peut aussi évoquer les services rendus par ces oiseaux, du fait de leurs aptitudes considérables — qui ne datent pas d'hier —, en matière de techniques de surveillance, de communication et de réseaux. Pendant de nombreuses décennies, ils ont également été mis à contribution et pris pour objets de recherche dans des laboratoires d'ornithologie et de psychologie. Avant PigeonBlog, pourtant, jamais des pigeons voyageurs sportifs n'avaient été invités à joindre ce patrimoine à celui d'un autre ensemble de joueurs et de joueuses : les artistes-activistes. Concrètement, il s'agissait d'associer sciences participatives et coproduction interspécifique d'art et de savoir en « poursuivant une action de résistance³⁰ ». Les dispositifs électroniques utilisés étaient bricolés, astucieux et peu coûteux. Il n'était pas question de se substituer ou de faire mieux que les scientifiques et les instances de contrôle de la qualité de l'air professionnels. Les données récoltées étaient destinées à provoquer, à motiver, à amplifier, à inspirer et à illustrer. Elles visaient à encourager l'imagination et à générer des actions plus conscientes dans de nombreux domaines pratiques. Beatriz da Costa n'avait pas l'ambition de devenir une scientifique spécialiste de la pollution de l'air. Elle voulait susciter des collaborations dans un tout autre domaine : l'art multispécifique au service de mondes ordinaires qui ont bien besoin — et sont aussi capables — d'une récupération qui surmonte les différences substantielles.

La pollution atmosphérique au sud de la Californie, et plus particulièrement dans le comté de Los Angeles, est un phénomène tristement

- collectif, mentionnons ici les membres humains de l'équipe qui l'a réalisé : Beatriz da Costa (artiste, chercheuse), Richard Desroisiers (propriétaire de pigeons), Rufus Edwards (conseiller scientifique), Cina Hazegh (artiste, chercheuse), Kevin Ponto (artiste, chercheur), Bob Matsuyama (propriétaire de pigeons), Robert Nideffer (relecteur d'épreuves), Peter Osterholm (propriétaire de pigeons), Jamie Schulte (consultant en électronique et ami proche), Ward Smith (vidéaste). Voir aussi : Beatriz da Costa et Kavita Philip (dir.), *Tactical Biopolitics : Art, Activism, and Technoscience*, Cambridge, MIT Press, 2010. La merveilleuse romancière SF Gwyneth Jones a écrit dans ce livre un article dont je me suis inspirée pour mon récit : Gwyneth Jones, « True Life Science Fiction : Sexual Politics and the Lab Procedural », p. 289-306.
- ³⁰ Beatriz da Costa, « PigeonBlog », *loc. cit.*, p. 32.

célèbre. Elle affecte la santé des êtres humains ainsi que celle des autres bestioles, en particulier aux abords des grands axes routiers, des centrales électriques et des raffineries. Ces lieux sont souvent concentrés à proximité ou au sein des quartiers qu'habitent la classe ouvrière, les personnes de couleur et les immigrés — autant de catégories rarement exclusives les unes des autres. Les appareils officiels, installés par le gouvernement pour surveiller la pollution atmosphérique, ont été placés à des points fixes situés à l'écart des zones de trafic dense et des sources de pollution connues ainsi qu'à des altitudes plus élevées que celles auxquelles respirent les habitants et bon nombre de plantes et d'animaux. Chacun de ces appareils coûte plusieurs milliers de dollars et ne peut mesurer les gaz que dans son voisinage immédiat. Différents modèles permettent ensuite d'extrapoler ces résultats à l'ensemble du volume d'air du bassin. Des pigeons voyageurs correctement équipés sont, eux, capables de récolter en continu, et en temps réel, des données relatives à la pollution atmosphérique. Ils sont aussi à même de se déplacer dans les airs jusqu'à des hauteurs-clés inaccessibles aux instruments officiels, et ce depuis le sol, d'où on les lâche pour qu'ils volent jusqu'à leur pigeonnier. Les données recueillies peuvent également être diffusées au public, en temps réel, sur Internet. Mais que faut-il pour entraîner la coopération de ces oiseaux et de leurs colombophiles ? Et quels genres de soins et de respons(h)abilité peuvent susciter de telles collaborations ? Qui rend qui capable de quoi ?

Beatriz da Costa donne la description suivante du matériel utilisé :

Les pigeons portaient une sorte de sac à dos mis au point spécialement pour ce projet. Il contenait un combiné GPS (latitude, longitude, altitude)/GSM (téléphonie mobile) muni d'antennes idoines, un double capteur automoteur de pollution au CO/NO_x, un thermomètre, un lecteur de carte SIM, un microcontrôleur et des composants standards pour structurer le tout. Ainsi conçu, notre dispositif nous a principalement conduits à développer une plateforme SMS ouverte, directement réutilisable et modifiable par toute personne intéressée³¹.

³¹ Beatriz da Costa, « PigeonBlog », *loc. cit.*, p. 35.



Fig. 1.4 L'équipe de PigeonBlog : des humains, des pigeons et des technologies électroniques. Photographie de Deborah Forster.

→ p. 195

Les chercheuses-artistes-ingénieurs mirent trois mois environ à concevoir la technologie de base. Il fallut en revanche presque un an pour rendre le bagage assez petit, confortable et sûr pour les pigeons. Cela impliquait de construire, sur le terrain, la confiance et les savoirs multispécifiques essentiels pour que s'assemblent les oiseaux, les technologies et les êtres humains. Personne ne voulait qu'un pigeon voyageur surchargé soit plumé en plein vol par quelque faucon opportuniste étranger au projet ! Personne — et encore moins ces hommes qui les avaient fait naître, les avaient élevés, s'en étaient occupés et les aimaient — n'aurait toléré de voir des oiseaux anxieux et malheureux retourner à grand-peine au pigeonnier, accablés, parce qu'ils se sentaient menacés. Les artistes-chercheuses et les colombophiles durent se rendre mutuellement capables de confiance, de façon qu'ils puissent eux-mêmes requérir confiance et compétences de la part des pigeons. Dans les pigeonniers, de très nombreuses séances d'essayage et d'entraînement à garder l'équilibre furent nécessaires. Plus d'une fois, il fallut réapprendre à apprendre. Cela fut possible grâce à Bob Matsuyama (qui est expert colombophile et par ailleurs professeur de technologie et de science au collège) et à ses pigeons aussi talentueux qu'instruits. Ces animaux furent les coproducteurs vivants du projet... pas de simples cartes SIM. Ils durent apprendre à interagir et à s'entraîner avec les artistes-chercheuses, sous la houlette des colombophiles. Ces partenaires de jeu se rendirent mutuellement capables et devinrent-avec, ensemble, au cœur d'une fabulation spéculative. Après force simulations et autres essais en vol, l'équipe multispécifique fut

fin prête pour tracer dans les airs les motifs d'un jeu de ficelles aux allures de circuits électroniques³².

Les performances de 2006 et le projet PigeonBlog inspirèrent bon nombre d'articles de presse, mais aussi d'autres types de réactions. Beatriz da Costa raconta même qu'un ingénieur texan la joignit pour lui proposer de déposer ensemble une demande de subvention à la Defense Advanced Projects Agency (DARPA) — une agence du département de la Défense des États-Unis — en vue de collaborer à la mise au point de petits véhicules autonomes de surveillance aérienne conçus sur le modèle de l'aérodynamique des oiseaux. Si seulement cela avait été une plaisanterie ! L'utilisation militaire des animaux autres-qu'humains comme des armes ou à des fins d'espionnage ne date pas d'hier. Elle est simplement devenue plus sophistiquée et plus technique au XXI^e siècle³³. Dans un autre ordre d'idées, People for the Ethical Treatment of Animals (PETA) tenta de faire cesser PigeonBlog arguant que les animaux qui y participaient étaient victimes de maltraitements. Dans une déclaration publique, l'association appelait les responsables de l'Université de Californie à Irvine, où enseignait Beatriz da Costa, à prendre des mesures. Le motif d'une telle requête était fascinant : l'utilisation d'animaux non humains n'était pas justifiée, car il ne s'agissait même pas d'une expérience scientifique. Certes, PETA peut aussi s'opposer à ce genre d'expérience, mais moins

³² Mon avidité d'histoires dans lesquelles des bestioles collaborent avec leurs humains me rend parfois aveugle aux aspérités et aux troubles incessants. L'un des membres de l'équipe de PigeonBlog m'a raconté, de manière informelle, qu'il lui était parfois désagréable de voir les pigeons apprendre à voler avec leur attirail. Il arrivait en effet que ce dernier, bien qu'à la bonne taille, insupporte les pigeons. Mon interlocuteur espérait alors qu'ils s'enorgueillissent de leur rôle. Il me rappela ainsi que le travail et le jeu — dans un contexte artistique, scientifique, politique ou associant les trois — ne sont pas des activités innocentes et que leur charge n'est presque jamais répartie également.

³³ Un fait d'espionnage réalisé grâce à des pigeons a récemment été signalé en Iran. Voir à ce propos : David Hambling, « Spy Pigeons Circle the World », *Wired*, 2008, en ligne sur www.wired.com. Les spéculations de Hambling quant aux liens entre le projet PigeonBlog de Beatriz da Costa et les pigeons qui espionnent les installations nucléaires iraniennes sont pour le moins ironiques. Mais il arrive bel et bien que les États-Unis perdent à la fois des drones-espions high-tech pilotés à distance et des pigeons-espions bien équipés alors qu'ils survolent l'Iran. C'est suffisant pour attirer l'attention des mollahs... et la mienne avec. Voir enfin : Danielle Denega, *The Cold War Pigeon Patrols and Other Animal Spies*, New York, Children's Press/Scholastic, 2008.

facilement dans la mesure où elles sont légitimées par de vraies fins utiles comme la cartographie génétique, la recherche d'un remède contre telle ou telle maladie... L'art est une chose triviale ! En comparaison de choses aussi sérieuses que l'extension de la sphère des sujets de droit ou le progrès scientifique, ce n'est qu'un simple jeu. Beatriz da Costa offrit pourtant une réponse des plus sérieuses aux questions cosmopolitiques et matérielles-sémiotiques relatives à la collaboration des animaux aux domaines de l'art, de la politique ou encore de la science. Qui rend qui capable de quoi ? À quel prix ? Et qui paye ce prix ? Ou encore, et pour reprendre l'une de ses formules : « Le travail humain-animal en tant qu'il s'inscrit dans l'action politique [et artistique] est-il moins légitime que le même type d'activité placé sous l'égide de la science³⁴ ? » Peut-être est-ce précisément dans le domaine du jeu, en dehors des diktats téléologiques, des catégories établies et de la fonctionnalité, que des mondes peuvent vraiment se former et que la récupération devient possible. C'est assurément la prémisse de la SF.

Les colombophiles n'ont pas attendu le coup de semonce de PETA envers la recherche artistique de Beatriz da Costa pour craindre, de la part de certaines branches — pas toutes — du mouvement pour les droits des animaux, ce genre de controverses, voire d'attaques orchestrées contre des instances au sein desquelles s'organisent des relations de travail et de jeu unissant humains et animaux — y compris le devenir-avec des courses de pigeons. Cette peur manqua même de tuer PigeonBlog dans l'œuf³⁵. Lors des premières étapes du projet, Beatriz da Costa contacta l'American Racing Pigeon Union (ARPU) afin de rencontrer les colombophiles et de savoir si eux-mêmes et leurs pigeons accepteraient d'y participer. Bien qu'intéressé, son premier interlocuteur redoutait trop les militants pour les droits des animaux et leurs tactiques. Il mit cependant Beatriz da Costa en contact avec Bob Matsuyama qui, pour sa part, collabora étroitement au projet. C'est encore lui qui rendit possible, du fait

³⁴ Beatriz da Costa, « PigeonBlog », *loc. cit.*, p. 36.

³⁵ Il est trop facile de faire comme si les positions et les luttes autour desquelles se noue la distinction entre la défense du droit des animaux et la défense des animaux et des mondes animaux-humains étaient tranchées et obtuses. Ce n'est pas le cas ! Pour une discussion entre deux féministes qui aiment les animaux, mais sont en désaccord : Annie Potts et Donna J. Haraway, « Kiwi Chicken Advocate Talks with Californian Dog Companion », dans Annie Potts (dir.), *Feminism & Psychology*, vol. 20, n° 3, août 2010, p. 318-336.

de la confiance que lui accordaient les colombophiles de San José, la rencontre entre ces derniers et les artistes-chercheuses. À l'issue de PigeonBlog, l'ARPU octroya à Beatriz da Costa un très solennel diplôme d'honneur, saluant le travail accompli, pour les oiseaux et leurs amateurs, par cette œuvre de divulgation des talents et des capacités des pigeons voyageurs.

PigeonBlog suscita de nombreux enthousiasmes, y compris chez les écologistes et autres activistes préoccupés par les questions environnementales. L'une de ces réactions laissa même penser à Beatriz da Costa que non seulement l'expérience n'avait pas manqué son envol, mais qu'elle avait aussi ouvert, dans le monde, quelque chose de prometteur entre les espèces. Le laboratoire d'ornithologie de l'Université Cornell demanda à Beatriz da Costa de rejoindre l'équipe responsable des «Jardins d'oiseaux en milieu urbain», l'une de ses initiatives de sciences participatives. Il s'agissait de croiser la recherche universitaire avec les passions et les interrogations des gens ordinaires — promeneurs âgés, enfants des écoles, etc. — en permettant à ces derniers de réaliser des relevés et d'apporter ainsi leur contribution aux bases de données scientifiques — et ce fut bien le cas.

Tout cela me fait penser à une autre initiative, étroitement liée à celle que je viens d'évoquer : PigeonWatch. Elle consistait à répertorier, selon les régions, les différents types de couleurs que présentent diverses populations de pigeons féroces. Dans ce cadre, à Washington (District de Columbia), des groupes d'écoliers de la ville observèrent et inventorièrent ces animaux. Au cours de ce travail, beaucoup de choses se produisirent à Terrapolis. Les enfants de la ville — qui provenaient en écrasante majorité de «groupes minoritaires» — apprirent à considérer des oiseaux méprisés comme dignes d'attention, comme des résidents de la ville précieux pour cette dernière et ne manquant pas d'intérêt. Ni les enfants ni les pigeons ne constituent une «faune sauvage» urbaine ; les êtres de ces deux groupes sont à part entière des sujets et des objets de la ville, en intra-action. Je ne peux et ne veux pas oublier, toutefois, que ces enfants noirs et ces pigeons de Washington portent les stigmates de l'iconographie raciste des États-Unis qui les représentent comme des sauvages indisciplinés, sales et dont la place serait ailleurs. Ces enfants, de fait, commencèrent l'expérience en pensant que les pigeons étaient des «rats volants», puis ils en vinrent à voir en eux des oiseaux sociables qui vivent et qui meurent. De chahuteurs d'oiseaux — d'agresseurs d'oiseaux, parfois —, ils devinrent des observateurs avisés — voire des défenseurs — de ces êtres dont ils ne savaient pas bien jusqu'alors

comment les considérer et s'ils leur devaient un quelconque respect. Ces écoliers développèrent ainsi leur respons(h)abilité. Peut-être les pigeons portèrent-ils, eux aussi, un autre regard sur les enfants. Qui sait ? Ils ont de longues histoires de relations affectives et cognitives avec les êtres humains. Quoi qu'il en soit, ils ne furent plus tourmentés. Ce témoignage est une histoire, je le sais bien. C'est un accomplissement autant qu'une invitation. Il existe, en tout cas, entre les habitants des villes appartenant (par-delà la question de leur espèce) à des catégories méprisées un espace propice à la récupération. Il mérite qu'on l'agrandisse, pas qu'on le referme³⁶.

Un autre projet artistique associant des pigeons voyageurs et leurs amateurs s'est constitué pour répondre au risque de la disparition de la communauté des colombophiles — dans laquelle humains et pigeons s'élèvent mutuellement. Il est né d'une commande passée à l'artiste Matali Crasset de faire construire en 2003 un pigeonier à Caudry, en France. «Que commémore ce pigeonier conçu par une artiste ?» se demande Vinciane Despret :

Mais sans colombophile, sans savoir et savoir-faire des hommes et des oiseaux, sans sélection, sans apprentissage, sans transmission des usages, quand bien même resterait-il des pigeons, plus aucun ne sera voyageur. Ce qu'il s'agit de commémorer n'est donc pas un animal seul, ni une pratique seule, mais bien un agencement de deux «devenirs-avec» qui s'inscrit, explicitement, à l'origine du projet. Autant dire, ce qu'il s'agit de faire exister, ce sont des relations par lesquelles des pigeons transforment des hommes en colombophiles talentueux et par lesquelles ces derniers transforment des pigeons en voyageurs fiables. C'est cela que l'œuvre commémore. Elle se charge de faire mémoire au sens de prolonger activement. Il y a «reprise»³⁷.

³⁶ Margaret Barker (de l'Université de Cornell) a animé des ateliers avec des groupes d'écoliers de Washington dans les années 1990. C'est elle qui nous livre ce compte-rendu optimiste. Voir : Howard Youth, «Pigeons : Masters of Pomp and Circumstance», *Zoogoe*, n° 27, 1998.

³⁷ Vinciane Despret, «Ceux qui insistent : les nouveaux commanditaires», dans Didier Debaise, Xavier Douroux, Christian Joschke, Anne Pontégnie et Katrin Solhdju (dir.), *Faire art comme on fait société*, Dijon, Les Presses du réel, 2013, p. 138. Pour s'informer sur l'histoire de ce pigeonier conçu par Matali Crasset et accéder à quelques photographies, voir : Artconnexion, *Matali Crasset/Capsule*, en ligne sur www.artconnexion.org.



Fig. 1.5 Capsule, Matali Crasset, 2003. Photographie d'André Morin, © 2003.

→ p. 196

Se remémorer et réarticuler ensemble, commémorer, c'est reprendre, raviver, repasser et récupérer de façon active. Engagées dans des mondes en formation multispécifiques et SF, jouant avec les ficelles du devenir-avec, Beatriz da Costa et Vinciane Despret sont des espèces compagnes. Elles se rappellent et recomposent; elles attirent et prolongent, dans un présent charnu, ce qui disparaîtrait sans la réciprocité active des partenaires. Les pigeons voyageurs, les pigeons de course et les pigeons féroces appellent tous ceux qui s'occupent d'eux — depuis toujours ou depuis peu — à la respons(h)abilité, et vice versa. Citadins et ruraux — d'espèces différentes et aux modes de vie et de mort distincts — se transforment mutuellement en *colombophiles talentueux* accompagnés de *voyageurs fiabiles*³⁸.

Vinciane Despret et Beatriz da Costa jouent à des jeux de ficelles avec Matali Crasset. Elles font passer des figures et ouvrent des possibilités à Terrapolis. Matali Crasset est designer industriel, une profession dans laquelle il est nécessaire d'écouter et de collaborer avec des partenaires — ce dont les artistes plasticiens peuvent généralement se dispenser. Beatriz da Costa, qui joue et travaille en tant que chercheuse-artiste et artiste-activiste multispécifique, en fait de même. Le pigeonier de Matali Crasset a été commandé par l'association colombophile La Défense de Beauvois-en-Cambrésis et par la base de loisirs de Caudry. La structure interne de la capsule, sorte d'*axis mundi*, évoque celle d'un arbre. Quant à la forme extérieure, elle rappelle les pigeoniers de la Haute Antiquité égyptienne. Mondes historiques, mondes mythiques et mondes matériels sont ici en jeu, dans cette maison pour oiseaux commandée par ceux qui les font naître, les élèvent, les font voler et deviennent-avec eux.

³⁸ Les termes ici en italique sont en français dans le texte. (NdT)

Mais voilà qu'un autre pigeonier en forme de tour s'impose à ma mémoire. Il s'agit, là encore, d'une proposition de récupération multispécifique pour les « créatures de l'empire ». Elle s'offre à qui (peu importe son espèce) pourrait la saisir. Nous nous trouvons cette fois à Melbourne, en Australie, et plus précisément à Batman Park. Cet endroit, que longe le fleuve Yarra, constituait avant la colonisation européenne une partie du territoire du peuple wurundjeri. Il se mua en terrain vague, déversoir d'eaux usées et site de fret ferroviaire. Les « zones humides » (comme le disent les scientifiques) et le « pays » (comme le dit, pour désigner des sites multidimensionnels remplis d'histoire, l'anglo-aborigène *country*) s'en trouvèrent détruits. Ces deux termes sont aussi semblables et aussi différents que le sont entre eux les *cat's cradle*, les *jeux de ficelles*³⁹, les *na'at'l'o* et les *matjka-wuma*. Pour vivre avec le trouble, les noms et les figures ont besoin les uns des autres. Ils ne sont pas pour autant isomorphes⁴⁰. Ils habitent des histoires liées, des histoires séparées, des histoires enchevêtrées.



Fig. 1.6 Pigeonnier de Batman Park, Melbourne. Photographie de Nick Carson, 2008.

→ p. 197

Le petit Batman Park a été créé en 1982 au voisinage d'une gare de triage de fret ferroviaire désaffectée. Son pigeonier (dont la structure est celle d'une tour) a été construit dans les années 1990 pour

³⁹ En français dans le texte. (NdT)

⁴⁰ L'Australie fut le premier continent où les Européens collectèrent des jeux de ficelles. Les diverses langues aborigènes les nomment de différentes manières. Ainsi, en yirrkala, on parle de *matjka-wuma*. Voir : Daniel Sutherland Davidson, « Aboriginal Australian String Figures », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 84, n° 6, août 1941, p. 763-901. Voir aussi : Stan Florek, *Survival and Revival of the String Figures of Yirrkala* — Australian Museum, 2015, en ligne sur <https://australianmuseum.net.au>.

encourager les pigeons à se percher loin des rues et des bâtiments de la ville. Il a été réalisé dans le cadre du plan municipal de gestion des pigeons féroces. Ces derniers ne sont pas les pigeons sportifs bien-aimés des amateurs et des colombophiles, mais des « rats volants » comme ceux que nous avons déjà rencontrés dans les parcs de Washington, dans le cadre du programme réalisé en collaboration avec le laboratoire d'ornithologie (de renommée internationale) de l'Université Cornell. Les pigeons de Melbourne sont arrivés avec les Européens. Ils ont prospéré au sein des écosystèmes et des mondes qui ont remplacé les zones humides du Yarra, après que tant de terres furent soustraites aux Aborigènes et à leurs bons soins. En 1985, le Wurundjeri Tribe Land Compensation and Cultural Heritage Council fut en partie créé pour diffuser, dans l'Australie contemporaine, la culture et l'histoire wurundjeris. J'ignore s'il a joué un rôle quelconque dans la récupération partielle des terres sur lesquelles se déploie Batman Park. Je sais par contre que les sites qui longent le Yarra étaient pour les Wurundjeris des lieux importants. En 1835, l'explorateur et homme d'affaires John Batman signa avec un groupe d'anciens de cette tribu un contrat de vente des terres. C'est la première et unique occasion documentée où des Européens « ont négocié leur présence et l'occupation de terres traditionnellement habitées par les Autochtones directement avec ces derniers. [...] En échange des 250 000 hectares que représentent Melbourne et la majeure partie de son actuelle banlieue, John Batman livra 80 couvertures, 42 tomahawks, 130 couteaux, 62 paires de ciseaux, 40 paires de lunettes, 250 mouchoirs, 18 chemises, 4 vestes en flanelle, 4 costumes et 68 kilos de farine⁴¹ ». Le gouverneur britannique de la Nouvelle-Galles-du-Sud dénonça et annula cet impudent traité au prétexte qu'il violait les droits de la Couronne. Avec son pigeonnier saisissant, la petite bande de terre urbaine réhabilitée et réappropriée a besoin que, d'une manière ou d'une autre, on puisse hériter de cette terrifiante histoire, que l'on s'en rappelle et qu'elle donne lieu à des recompositions.

Le pigeonnier de Batman Park n'est pas l'aboutissement d'une recherche artistique menée dans le cadre d'un projet scientifique participatif. Ce n'est pas non plus une œuvre de design industriel commandée par une association de colombophiles. C'est une technique de contrôle des naissances, ou plutôt de contrôle des éclosions. En ville,

elle est cruciale pour l'épanouissement multispécifique. La fécondité des pigeons féroces est une force matérielle urbaine. C'est aussi le signe évident que les « pionniers » et les masses de personnes qui les suivent dans l'immigration, congestionnant ces terres, en chassèrent les oiseaux endémiques des zones humides et les peuples aborigènes. La récupération multispécifique, le fait de chercher, tant bien que mal, à « bien nous entendre », avec moins de déni et plus de justice — une justice expérimentale —, c'est cela vivre avec le trouble. Je veux donc considérer ce pigeonnier comme une modeste mise en œuvre qui nous rappelle à la fois la nécessité de nouvelles ouvertures et notre respons(h)abilité. Cette dernière mêle absence et présence, le fait de tuer et celui d'élever, le fait de vivre et celui de mourir — et de se souvenir de qui, dans les jeux de ficelles de l'histoire naturelle culturelle, vit et meurt, et comment. Le pigeonnier dispose de 200 nichoirs qui invitent les pigeons à y déposer leurs œufs. Le soubassement de la structure permet de remplacer ces derniers par des faux que les animaux couvriront. À ses abords, et uniquement là, les gens sont autorisés et même encouragés à nourrir les oiseaux. *Pitchfork* (un blog qui s'intéressait « aux projets en lien avec la permaculture, à l'éducation et à la culture vivrière⁴² ») signala que cette initiative, par-delà ses efforts pour régler les conflits pigeons-humains par des moyens novateurs, permettait d'obtenir, du fait de la concentration d'oiseaux perchés, un produit fort utile : des fientes compostables. La rédactrice du billet ajoutait encore, de manière suggestive : « Le plus simple pour obtenir du fumier de pigeon dans votre réseau alimentaire, c'est d'obtenir des pigeons qu'ils vous le livrent directement⁴³. » Dans un lieu où, il y a encore peu, se déversaient les eaux usées, cette suggestion du monde de la permaculture ne manque pas de charme. Ce pigeonnier n'est pas un projet pro-vie — d'ailleurs, si l'on comprend cette expression dans le sens effrayant qu'elle a pris aux États-Unis, il n'y a, à mon avis, aucun projet pro-vie qui puisse impliquer un devenir-avec animal-humain sérieux. Bien sûr, il ne peut évidemment pas défaire les traités inégaux, la conquête et la destruction des zones humides. Mais il offre un fil susceptible d'avoir sa place dans une figure multispécifique de la continuation, permettant de bien nous entendre, en toute non-innocence et en nous questionnant.

⁴¹ Sur Wikipédia, en anglais, on pourra se reporter aux pages « Batman's Treaty », « Batman Park » et « Wurundjeri ». Je ne précise pas davantage les références à Wikipédia. Je procède ainsi pour deux raisons : indiquer mon ignorance et signifier que j'apprécie cet outil remarquable, bien qu'il ne soit pas dépourvu de défauts.

⁴² Samantha Downing, *Wild harvest — bird poo*, 2010, en ligne sur <http://pitchfork-design.blogspot.com>.

⁴³ *Ibid.*

Fiabes voyageurs

Entre espèces compagnes, une contamination s'opère. Elle est mutuelle et permanente. Les pigeons, qui voyagent de par le monde et transportent tant de choses, en sont d'évidents vecteurs, pour le meilleur et pour le pire. À même les corps, les obligations éthiques et politiques sont contagieuses. En tout cas, elles devraient l'être. *Cum panis...* Espèces compagnes, à table ensemble. Pourquoi raconter des histoires comme celles de mes pigeons, où les ouvertures se multiplient sans mener à une conclusion définitive ? Parce que les respons(h)abilités y sont très claires et qu'elles en sortent renforcées.

Les détails comptent. Ils lient des êtres réels à des respons(h)abilités réelles : espions, coureurs, messagers, voisins à la ville, exhibitionnistes sexuels hauts en couleur, parents d'oiseaux, auxiliaires de genre pour personnes humaines, sujets et objets scientifiques, collecteurs de données environnementales dans le cadre de projets artistico-technologiques, sauveteurs en mer, envahisseurs impérialistes, connaisseurs de styles artistiques, espèces indigènes, animaux de compagnie... Partout dans le monde, les pigeons et toutes leurs espèces de partenaires, humains compris, font l'histoire.

Chaque fois qu'un récit m'aide à me souvenir de ce que je croyais connaître, ou m'initie à quelque nouveau savoir, il y a ce muscle, fondamental pour que l'épanouissement devienne une préoccupation, qui fait une petite séance d'aérobic. Ce genre d'exercice est bon pour la pensée collective. Il permet aussi de mieux se mouvoir dans la complexité. Chaque fois que je cherche à comprendre comment un nœud s'est formé et que j'y ajoute quelques fils — qui finissent par devenir essentiels à la trame, même si leur présence semblait d'abord fantaisiste — il m'apparaît plus clairement que « vivre avec le trouble », un trouble inévitable quand on fait des mondes complexes, est le nom du jeu qui consiste à bien vivre et à bien mourir ensemble sur Terra, à Terrapolis. Nonobstant les histoires terribles (pleines de joies aussi, parfois) auxquelles nous sommes confrontés, il est de notre responsabilité à tous, et dans tous les sens du terme, de façonner les conditions d'un épanouissement multispécifique. Mais nous n'avons pas les mêmes respons(h)abilités. Les différences comptent — qu'elles soient d'ordre écologique ou économique, qu'elles aient trait aux espèces ou à la vie.

Ah, si seulement nous avions toutes la chance extraordinaire de pouvoir compter sur une artiste astucieuse pour concevoir nos pigeoniers, nos maisons ou encore les équipements grâce auxquels nous

envoyons des messages ! Si seulement nous possédions tous un sens cartographique pour nous aider à trouver notre chemin en des lieux et des temps troublés !

TENTACULAIRE

Anthropocène, Capitalocène,
Chthulucène